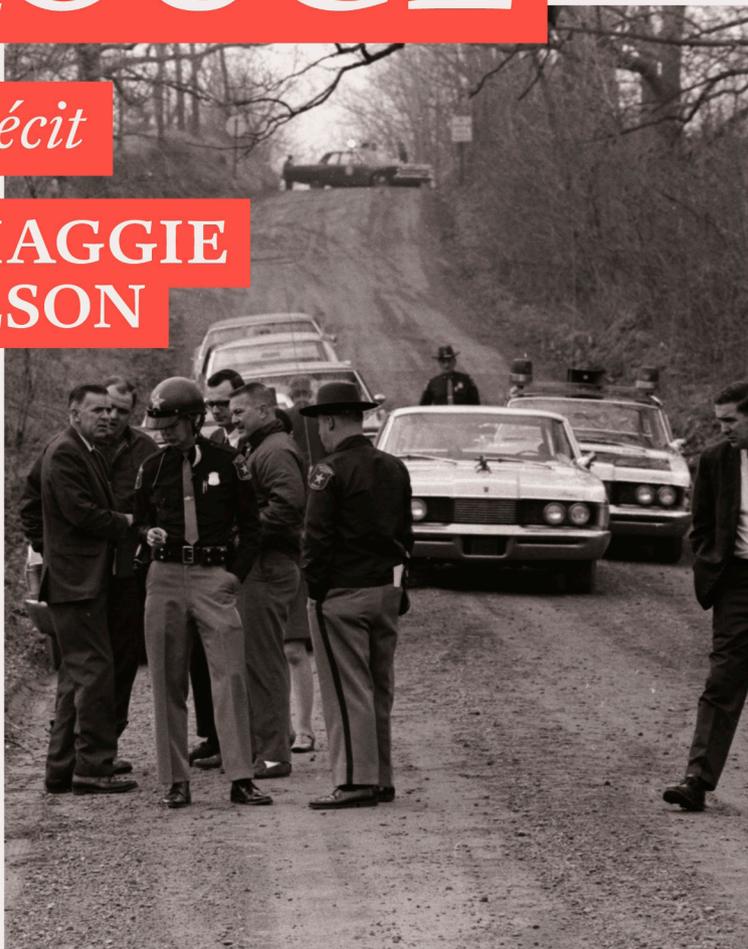


UNE PARTIE ROUGE

Un récit

de **MAGGIE
NELSON**



Éditions
du sous-
sol

UNE

Un récit de

PARTIE

de Maggie Nelson

ROUGE

Titre original
The Red Parts

Le livre a été publié pour la première fois en 2007 par Free Press,
un département de Simon & Schuster, Inc.

© 2007 by Maggie Nelson
Préface © 2016 by Maggie Nelson

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2017
pour la traduction française

Photographie de couverture : © The Ann Arbor News
Conception graphique : gr20paris
Photographie de l'auteur : © Tom Atwood

ISBN : 978-2-53368-273-3

Une Partie rouge

Autobiographie d'un procès

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julia Deck

Maggie Nelson

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

Ce livre est un récit personnel, c'est-à-dire qu'il repose sur mes souvenirs et consiste principalement en interprétations des événements, ainsi que, là où je l'ai indiqué, en leur reconstitution par l'imaginaire. Les conversations et autres événements ont été recréés pour évoquer des paroles et des faits réels, mais ne prétendent pas en être une représentation exacte.

*Pour Christina Crosby
et Janet Jakobsen,
qui s'entraînent au milieu du feu
et font honneur au monde.*

*Mais il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert,
ni rien de secret qui ne doive être connu.*

Luc, 12:2

*Dans toute volonté de connaître,
il y a une goutte de cruauté.*

Nietzsche

PRÉFACE

En ouverture du *Malheur indifférent*, un petit volume bouleversant que Peter Handke aurait écrit dans les deux mois qui suivirent le suicide de sa mère, on lit : “Voilà près de sept semaines que ma mère est morte, je voudrais me mettre au travail avant que le besoin d’écrire sur elle, qui était si fort au moment de l’enterrement, ne se transforme à nouveau en ce silence hébété qui fut ma réaction à la nouvelle du suicide. Me mettre au travail [...]. Je fais un travail littéraire, comme d’habitude, extériorisé et matérialisé en une machine à souvenirs et à formulations.”

La réouverture en 2005 de l’enquête sur le meurtre de ma tante – quoique bien moins désastreuse sur le plan psychique que le suicide d’une mère – me mit dans un état remarquablement similaire. Après avoir assisté au procès du suspect en juillet 2005, je ressentis le besoin imminent d’en consigner tous les détails avant qu’ils ne disparaissent sous l’effet de l’angoisse, du chagrin, de l’amnésie ou de l’horreur ; de me transformer, moi et mon matériel, en un objet esthétique qui compenserait, remplacerait ou ferait obstacle au morne silence où s’abolissent le souvenir et sa formulation. Ainsi donc. Après le procès, *nel mezzo del cammin*, je m’installai dans une ville qui m’était parfaitement étrangère (Los Angeles), où j’écrivis ce récit dans un état de conscience accrue, parfois dangereux

pour ma santé mentale. *Le Malheur indifférent* se trouvait toujours sur ma table, à la fois un aiguillon et un guide. *Me mettre au travail*.

Quel effet produisent les années, les décennies même, sur un récit qui atteste consciemment des circonstances troublées, crues, précipitées, de sa composition et de sa publication ? Dans le cas du livre de Handke, la performance ne semble pas moins électrique, mais le temps lui confère une certaine étrangeté, celle d'une urgence psychologique suspendue, à la fois lugubre et magnifique, dans ce lieu hors du temps que crée la littérature. J'espère simplement que quelque chose de cet ordre se dégage de cette édition de *The Red Parts*, qui m'offre la double chance de protéger le livre (pour un temps du moins) contre un autre morne silence – celui de l'indisponibilité – tout en le faisant apparaître tel que je l'ai conçu : une étrange méditation sous pression qui explore le rapport du temps à la violence, au chagrin, et qui n'a heureusement rien à voir avec les documents d'actualité ou les témoignages à sensation.

L'un de mes objectifs consistait à réunir les événements du procès, de mon enfance, du meurtre de Jane et de l'écriture elle-même dans un seul espace-temps. Dans un passage du livre, cet entremêlement est conçu comme un lieu, "sombre croissant de terre où la souffrance est fondamentalement vide de sens, où le présent s'effondre sans prévenir dans le passé, où nous ne pouvons échapper au sort que nous craignons le plus, où les lourdes pluies soulèvent les corps de leurs tombes, où le chagrin dure toujours et jamais ne s'atténue". Je suis heureuse d'annoncer que l'âpreté normative de cette image a reflué en moi, du moins pour l'heure. Mais il reste important

Préface

à mes yeux de s'autoriser à vivre un temps sous sa coupe (ou de m'y autoriser moi, devrais-je dire). Je suis reconnaissante, une fois de plus, d'envoyer ces nouvelles du front.

Maggie Nelson,
Los Angeles, 2015

Cette préface a été écrite dans le cadre de l'édition de poche parue chez Graywolf Press en 2016 aux États-Unis.
(Note de l'éditeur.)

UNE PARTIE
ROUGE

L'ESPRIT MEURTRIER

Nous avons toutes les raisons de penser que cette affaire avance rapidement vers une conclusion satisfaisante.

Voilà ce que déclara au téléphone un inspecteur de la police du Michigan à ma mère, un après-midi de début novembre 2004. Après avoir raccroché, ma mère m'appela pour m'apprendre la nouvelle.

J'étais sidérée. Pendant qu'elle parlait, je regardais le couloir de mon appartement s'incliner légèrement vers le bas, comme s'il envisageait momentanément de se transformer en montagnes russes.

Ma mère était tout aussi sidérée. Elle avait reçu l'appel alors qu'elle se trouvait au volant et s'était aussitôt garée sur le bas-côté du chemin poussiéreux près de chez elle, dans le nord de la Californie, pour accuser le coup.

L'affaire en question était celle du meurtre, en 1969, de sa sœur cadette, Jane Mixer, classée sans suite depuis trente-cinq ans. L'inspecteur lui avait expliqué que cela faisait cinq ans qu'il travaillait avec ferveur sur le dossier, mais qu'il n'avait pas voulu nous avertir avant qu'une arrestation soit imminente. Ce qui était désormais le cas.

La nouvelle avait déjà de quoi choquer, mais le moment où elle tombait la rendait particulièrement perturbante.

Durant les cinq années précédentes, j'avais moi aussi travaillé fiévreusement sur le cas de ma tante,

quoique sous un angle différent. J'avais effectué des recherches puis écrit un livre de poésie autour de sa vie et de sa mort intitulé *Jane : un meurtre*, qui était sur le point d'être publié. J'ignorais totalement qu'on avait rouvert son dossier ; mon livre concernait une affaire classée, abandonnée par les enquêteurs depuis bien longtemps. Il parlait de comment vivre – ou, plutôt, de comment ma famille vivait, de comment je vivais – à l'ombre de sa mort, qui s'était à l'évidence déroulée de façon atroce, terrifiante, mais dans des circonstances qui resteraient à jamais inconnues, impossibles à connaître.

Quand je rencontrerais pour la première fois cet inspecteur – le lieutenant de police Eric Schroeder –, à l'occasion d'une audience préliminaire du suspect, Gary Earl Leiterman, le 14 janvier 2005, il m'accueillerait par une chaleureuse accolade en me lançant : *Je parie que vous croyiez être seule sur l'affaire pendant toutes ces années.*

En effet, c'était le cas.

Je grandis en sachant que ma mère avait une sœur cadette prénommée Jane qui avait été assassinée, c'était à peu près tout. Je savais que Jane avait vingt-trois ans au moment des faits et qu'elle était en première année de droit à l'université du Michigan. Je savais que ma mère avait vingt-cinq ans à l'époque et qu'elle venait d'épouser mon père. Ni ma sœur Emily ni moi n'étions nées. Nous vîmes le jour dans le nord de la Californie, où nos parents emménagèrent suite à la mort de Jane – Emily en 1971, moi en 1973.

En grandissant, j'avais vaguement conscience que la mort d'autres jeunes femmes était plus ou moins liée au meurtre de Jane, mais j'ignorais comment. Puis, un après-midi où je me trouvais seule à la maison – je

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 135323 ()
Imprimé en France